L'Abeille de la Nouvelle-Orléans.

BUREAUX : rue de Chartres No 73. NOUVELLE-ORLEANS, MERCREDI MATIN 29 AOUT 1883. 56me Année

Dufour, Dennet & Cie.
Propriétaires-Editeurs.

Entered at the Post office at New Orleans, La. Second Class Matter.

NOUVELLE-ORLEANS.
MERCREDI, 29 AOUT 1883.

PRIX DE L'ABONNEMENT.

ÉDITION QUOTIDIENNE.

Un an	$12 00
Six mois	6 00
Trois mois	3 00
Un mois	1 00

On s'abonne aussi, à la semaine, avec les porteurs.

ÉDITION DU DIMANCHE.

Un an	$2 00

Renferme deux feuilletons.

ÉDITION HEBDOMADAIRE.

Un an	$3 00
Six mois	1 50
Quatre mois	1 00
Trois mois	75

Renferme deux feuilletons.

L'ABEILLE du 1er Septembre

L'ABEILLE publiera, le 1er septembre prochain, un exposé aussi complet que possible des opérations commerciales et financières de l'exercice 1882-83, à la Nlle-Orléans. Aucun détail ne sera négligé, et on pourra y puiser de fort utiles renseignements. Comme ce numéro de L'ABEILLE sera tiré à un nombre très considérable d'exemplaires et sera expédié sur tous les points, tant en Europe qu'en Amérique, nous croyons devoir le signaler à l'attention des annonceurs.

Supplément de L'ABEILLE

Voir le supplément de l'ABEILLE pour les annonces de ventes de propriétés par le collecteur de taxes d'Etat.

L'Exposition Centenaire.--Le rôle de la Nouvelle Orléans.

Nous sommes de ceux qui croient que notre Exposition Centenaire de 1884 doit, sans cesse, attirer l'attention du public et des particuliers, et que ce n'est pas trop d'une année (est-ce assez même?) pour nous préparer à cet événement, selon nous, le plus grave de notre histoire économique.

Il y a deux jours, le *Times-Democrat* qui, par le seul fait de la nomination du major Burke à la direction générale de l'entreprise, va, sans doute, et tout naturellement, en devenir l'organe officiel, nous en a donné, dans un article de plusieurs colonnes, le plan général et les mille détails; il a raison d'en agir de la sorte. On ne saurait trop tôt prendre ses précautions et se mettre à l'abri des surprises de la dernière heure. On peut hardiment le prédire, sans crainte de se tromper, elles seront nombreuses, ces surprises, et elles nous seront bien des embarras. Et—on doit le dire à sa disposition, on ne les évitera pas, attendu qu'elles sont généralement le résultat d'accidents indépendants de la volonté de la direction, et l'œuvre, le plus souvent, de la négligence, de la maladresse des exposants. Il faut aux administrateurs une prévoyance merveilleuse pour en prévenir ou en atténuer les désastreuses conséquences.

Certaines personnes n'entrevoient encore l'Exposition qu'à travers les brumes de l'avenir; quatorze ou quinze mois, cela leur fait l'effet d'un siècle; on peut accomplir tant de choses en un pareil espace de temps !

C'est là une erreur d'autant plus funeste, qu'elle occasionne des pertes irréparables. Nous devions agir comme si c'était demain même que d'ici s'ouvrir l'Exposition, comme si nous étions pressés, non pas par les mois, mais par les jours, par les heures. Ne sait-on pas que jamais une exposition n'est prête à l'heure dite? Il lui faudrait être en avance d'un grand mois, pour n'être pas en retard d'au moins une semaine.

Voyez ce qui vient de se passer à ville de Louisville. Ni zèle, ni énergie, ni l'activité, ni l'intelligence, ni l'argent, ni les bras, lui ont manqué. Eh bien, elle en est à son troisième jour d'ouverture, et l'on y remarque encore des vides, et son principal élément de succès, l'éclairage électrique, n'est pas encore complètement achevé.

D'autres personnes se voient dans une Exposition qu'une immense bâtisse, couvrant une vaste étendue de terrain, et composée d'une série de galeries où peuvent s'étaler, au hasard, plus ou moins commodément, plus ou moins élégamment, une multitude de produits des industries agricoles ou manufacturières.

C'est là une autre erreur. Avec notre façon actuelle de construire des édifices de ce genre, d'après un plan à peu près uniforme, sur un terrain d'emprunt, et ne devant avoir qu'une durée éphémère, il nous suffit d'un archi. cte passable, assisté de quatre ou cinq cents bons ouvriers. En quelques mois, l'affaire est bâclée. Si peu que le constructeur déploie d'intelligence, de goût, de savoir-faire, le succès est certain.

C'est partout ailleurs que surgissent les difficultés, et Dieu sait si elles sont nombreuses; une colonne ne nous suffirait pas pour les énumérer. Il faut, d'abord, stimuler, sur les lieux mêmes, le zèle des principaux intéressés; il faut donner le branle à toute une population, dont une partie ne comprend pas qu'il y a là pour elle une question de vie ou de mort, dont une autre partie ne se presse jamais, et pense avoir toujours devant elle plus de temps qu'elle n'en a besoin pour attendre le but qu'elle poursuit, bien qu'elle ait la malheureuse habitude d'arriver en retard et de se laisser distancer par les autres; il faut intéresser les indifférents, les étrangers, les concurrents, les ennemis même, tout un pays, tout un monde, à une entreprise qui ne les touche que vaguement, où ils ne voient pas clairement ce qu'ils ont à gagner, si, toutefois, ils ne la regardent pas d'un mauvais œil, et ne s'imaginant pas qu'ils ont quelque chose à y perdre; il faut forcer des millions d'hommes à apporter leur pierre à l'édifice, à donner la vie à une œuvre qui, sans eux, serait, dès le premier jour, frappée de mort; il faut une habileté prodigieuse pour opérer une distribution convenable, avantageuse, impartiale, des produits qui nous arrivent des quatre coins de l'horizon, de façon à satisfaire tous les exposants, à ne mécontenter aucun d'eux; il faut, surtout, attirer des centaines de mille, presque des millions de curieux, sur un point éloigné du globe, dont ils ne connaissent ni les beautés ni les richesses; il faut leur en faire aimer le séjour, leur inspirer le regret de le quitter, au moment du départ, le désir d'y revenir, aussitôt qu'ils le pourront, les engager, enfin, les forcer à y contracter des relations d'affaires, de plaisir, d'amitié.

Tout cela exige des ressources inépuisables d'esprit, une activité presque surhumaine.

Nous avons entendu, dernièrement, envier la position des quelques hommes qui ont accepté l'immense responsabilité de cette entreprise. Nous plaignons sincèrement les jaloux, s'il y en a; pour notre part, ce n'est pas de l'envie que nous inspirent les Directeurs de l'Exposition de 1884, mais de la commisération; nous ne saurions leur envoyer assez d'encouragements, et ils auront, à coup sûr, bien mérité du pays, s'ils mènent l'œuvre à bien.

Un détail, seulement, qui nous fait trembler. Au milieu de cet étalage grandiose de toutes les ressources matérielles et intellectuelles, agricoles et industrielles, des deux Amériques et d'une partie de l'Ancien Monde, nous allons, nous aussi, néo-orléanais, avoir notre Exposition, une exposition à part. Il le faut, c'est une nécessité à laquelle nous ne pouvons échapper. Nous laisserons-nous vaincre ehez nous, sur notre propre terrain, par les étrangers? Ne soutons-nous pas l'immense besoin de nous préparer, à faire une figure convenable au milieu de cette brillante fête de l'Industrie? N'est-ce pas notre premier devoir de nous mettre à l'œuvre, dès aujourd'hui, résolument, sans hésitation, afin de lutter honorablement, de nous ménager quelque glorieuse victoire ?

Pourquoi non ? N'avons-nous pas autant d'ingéniosité que les autres, plus de ressources matérielles qu'eux, peut-être? Qui donc nous empêcherait de remporter quelques-uns de ces prix d'honneur dont se font gloire les vainqueurs dans les concours de ce genre, qui, souvent, donnent à une ville une renommée qu'elle ne pouvait espérer la veille, et provoquent, dans son sein, l'essor d'une industrie nouvelle et d'un nouveau commerce ?

Mais pour réussir il faut que nous en ayons la volonté bien ferme, bien arrêtée, bien effective, et que les actes soient à la hauteur de la détermination.

L'affaire est lancée; nous avons, nous aussi, passé notre Rubicon; plus moyen de reculer, il nous faut vaincre ou périr. Allons donc résolument de l'avant; comme César, fions-nous à notre fortune et, surtout, aidons-la à nous favoriser par notre propre énergie et notre propre initiative. *Alea jacta est.*

En avant, la Nouvelle Orléans et la Louisiane, et que Dieu veuille les protéger!

KENDY W. EVA—Le Dr W. D. Erwin dit "Nombre de personnes m'ont dit que "Brown's Iron Bitters" comme un excellent tonique."

L'industrie de la soie en Louisiane.

Nous venons de lire l'original de la lettre de M. Sam. J. Randall à M. Herbelin qui, comme on le sait, vient d'établir une filature de soie, rue Douane, Nos 179 et 181, entre les rues Bourgogne et Remparts. Comme nos lecteurs pourront en juger, elle est fort encourageante, et, rapprochée de celle de l'orateur actuel, l'hon. Kelser, que nous avons déjà publiée, elle ne laisse plus aucun doute sur la fortune que le Congrès doit accorder à cette industrie.

Voici la lettre :

Philadelphie, 20 août 1883.

J. Herbelin Esq. N. O.

Cher monsieur,

Je suis heureux d'apprendre que vous avez établi la première filature de soie qui existe aux Etats-Unis, et j'espère que vous obtiendrez un succès complet dans votre généreuse et aventureuse entreprise.

Si l'homme qui fait pousser deux brins d'herbe, là où il n'en venait qu'un jusqu'ici, passe pour un bienfaiteur de l'humanité, à plus forte raison, celui qui ouvre un champ nouveau à l'industrie et augmente le confort, la richesse, le bien-être du peuple.

Je suis convaincu que vous obtiendrez certainement que vous désirez et que vous méritez.

Tout à vous,

SAM S. RANDALL.

On sait que M. Randall est un des hommes les plus éminents des Etats-Unis, et sera, très probablement, le prochain *Speaker* de la Chambre des Représentants.

M. Herbelin redouble d'énergie et d'activité. Non content de faire marcher avec succès sa filature de la rue Douane, où il obtient des produits d'une beauté et d'une qualité qui surpassent toutes les autres, il vient de louer, à Covington, le Mulberry Grove qui se compose de quarante arpents, et donne son nom à l'hôtel que tient avec tant d'habileté M. Thierry.

Il y a là plusieurs centaines de mûriers blancs magnifiques, qui donnent, chaque année, une abondante récolte de feuilles de première qualité. L'an prochain, M. Herbelin, pourra nourrir, là et ailleurs, plus d'une centaine d'onces qui lui donneront des milliers de livres de soie d'une qualité qui dépasse les produits du Japon et rivalisent avec ceux de l'Italie et des Cévennes.

M. Ménéas, que tout le monde connaît comme l'heureux introducteur de la pêche, dans les Etats riverains de notre fleuve, possède également, à Brookhaven, Mississippi, de vastes plantations de mûriers blancs, et une fort belle magnanerie. Il vient d'en confier la direction à M. Herbelin. Notre habile industriel va trouver ainsi à sa disposition une masse de cocons qui lui permettront de donner une rare activité à sa filature.

Aussi fait-il appel, en ce moment, aux jeunes personnes qui voudraient se livrer à cette belle et fructueuse industrie. Il peut compter de l'emploi à plusieurs personnes qui voudraient apprendre le métier. S'adresser à la filature de soie du Sud, 179 et 181, rue Douane, entre Bourgogne et Remparts.

Une bonne nouvelle, qui fait prévoir, pour la paroisse St-Tammany, Louisiane, un retour à son ancienne prospérité. M. J. Cahier, un des notables de Covington, planteur sucrier fort habile et fort heureux, est en train de construire une usine centrale destinée à transformer en sucre raffiné toutes les cannes cultivées par les fermiers des environs. M. Cahier donne dès le début, à son usine, de grandes proportions, et les petits planteurs qui l'entourent songent déjà à cultiver la canne sur une multitude de terrains restés jusqu'ici en friche. Ce que c'est que l'influence d'une idée juste, mise en pratique par un homme sensé!

Toute une paroisse qui était dans la gêne, et, faute d'un placement facile pour les produits de sa culture, laissait en friche tant de terres fertiles, secoue enfin sa torpeur et se lance avec ardeur dans la production de la canne. Grâce à la généreuse et intelligente initiative de M. Cahier, St Tammany est sur le point de se transformer, et ses champs, restés jusqu'ici stériles, vont se couvrir de riches moissons qui feront sa fortune. Nous envoyons à M. Cahier nos félicitations et nos remerciements, et nous lui souhaitons, à lui, aussi qu'aux planteurs qui l'entourent, tout le succès qu'ils méritent.

La valeur de la récolte de pistaches aux Etats-Unis, est estimée, par le "Savannah Telegram", à $3,000,000. Les Virginiens commencent à en faire de la farine qui produit d'excellents biscuits. En Georgie, on a l'habitude d'enlever l'enveloppe de la pistache, de la réduire en farine, d'en faire des pâtisseries, qui ont un goût très délicat. On la transforme en une pâtisserie qui ressemble beaucoup à celle qui se fait avec la noix de coco, mais elle est beaucoup plus savoureuse et plus saine qu'elle.

La République Française :

Il est une politique qui est tout aussi dangereuse, qui est plus dangereuse peut-être que la politique d'aventure, c'est la politique de puéillanimité ou trance; on ne sait jamais où elle vous mène. Sans rêver de conquêtes nouvelles, on a le droit et on a le devoir de prétendre garder ce qu'on a; au Tonkin et à Madagascar, nous ne luttons pas pour un autre intérêt. Notre seule prétention est de conserver nos avantages coloniaux, et cette volonté est éminemment sage, en dépit de l'argumentation quelque peu défraîchie du *Télégraphe*. Nous connaissons tous les lieux communs sur la prétendue incapacité de notre pays en matière de colonisation; ils ne nous touchent pas. Nous ne croyons point gaspiller imprudemment "l'énergie amassée et nos économies de vigueur," en constituant des forces coloniales. Et nous n'admettons pas non plus que, "médiocrement colonisateurs, nous sommes aussi des exploiteurs médiocres." Nous n'avons pas recours, il est vrai, vis-à-vis des populations soumises à notre autorité, aux moyens coercitifs et brutaux que d'autres emploient; il n'est pas démontré que notre système soit le plus mauvais. Quant au tempérament même de notre race, c'est étrangement le méconnaître que de dire que le Français n'est pas colonisateur. Il l'est par essence et il obtient souvent de magnifiques résultats; il réussit malgré les fautes commises par son gouvernement. Si le *Télégraphe* veut rendre justice à l'énergie, aux qualités, aux vertus spéciales de nos compatriotes, au point de vue de la colonisation, qu'il revoie attentivement l'histoire du Canada et l'histoire de l'Algérie.

Le Parlement, avant de se disperser à travers la France, nous a laissé cette idée très nette et très arrêtée qu'il était parvenu à former enfin une majorité solide dans l'une et l'autre de ses Chambres. Le pays a en cette conviction que si les députés et sénateurs s'en allaient aux quatre coins de l'horizon, comme des feuilles au vent, cette dispersion matérielle n'allait faire aucun tort à l'union morale scellée avant le départ et ne pourrait tout que nuire contribuer qu'à l'affermir. Il est certain que partout nos représentants rencontreront l'expression du contentement public causé par cet heureux événement, la constitution d'une majorité de gouvernement et de progrès, chèrement achetée, après de douloureuses épreuves, et dont on n'a jamais mieux connu le prix et l'importance. Il n'y a aucun doute sur l'unanimité de l'opinion populaire en un point si essentiel. On pourra émettre des avis différents sur telle réforme accomplie ou à accomplir, sur tel projet de loi voté déjà ou qui doit être voté prochainement. Les uns trouveront que telle mesure législative et gouvernementale n'est pas assez complète, assez décisive; d'autres trouveront peut-être qu'on a au contraire dépassé la limite qu'ils a étaient tracée en eux-mêmes en esprit, comme la meilleure et la plus politique. Mais ce qui primera tout, ce qui sera universellement jugé bon et heureux pour le pays, c'est que la session s'est terminée sans crise et que le cabinet paraît avoir décidément l'appui d'une majorité solide pour administrer ses affaires publiques et réaliser les réformes demandées par le suffrage universel.

Le Rév. W. B. Smith de Grafton, Mass., dit "Je me suis trouvé fort bien de l'usage des "Brown's Iron Bitters" pour la pauvreté du sang."

Le Journal des Débats, du 13 août :

L'expérience qui a été faite, hier, pour, une fois de plus, que le suffrage universel n'a pas de goût pour les récriminations. Il n'aime ni à revenir sur les faits accomplis et à demander l'expiation des fautes qui ont été commises. Il lui importe peu d'apprécier des événements passés, d'assigner de date toute récente, à l'heure d'ouvrir toute sa sollicitude pour le présent et surtout pour l'avenir.

Ainsi s'expliquent les résultats des élections départementales; le gouvernement n'a pas remporté une plus éclatante victoire qu'il avait commis trop de fautes pendant la dernière session pour donner une nouvelle vigueur au mouvement électoral qui depuis plus de dix années s'était constamment manifesté au profit des candidats de la Gauche. De leur côté, les divers groupes de l'Opportunisme, réunis à un programme purement négatif, devaient nécessairement se trouver dans l'impuissance de profiter des erreurs commises par leurs adversaires, car, pour agir avec quelque efficacité sur le suffrage universel, il ne suffit pas de lui signaler des griefs contre la conduite du pouvoir exécutif, il faut en offrir des remèdes immédiats et pratiques pour le présent et surtout ne pas lui inspirer une profonde défiance pour l'avenir.

La Liberté, de Paris, du 14 août :

Comme nous l'avons annoncé à diverses reprises, l'amiral Pierre rentre en France; il a déjà remis son commandement entre les mains de son chef d'état-major. L'amiral succède d'une ophtalmie causée par des rhumatismes; il lui est impossible de se livrer au moindre travail. Nous apprenons que son retour en France n'est provoqué que par l'état de sa santé. Ses opérations militaires, le bombardement de Majungah et de Tamatave, les mesures d'occupation qu'il a prises à la suite de ces événements ont été approuvés par le gouvernement; l'amiral a reçu du ministère de la marine une lettre officielle lui confirmant l'approbation de sa conduite dans sa mission rendue si délicate par la présence de la division anglaise dans les eaux de Tamatave.

Le successeur de l'amiral Pierre sera, comme nous l'avons dit, l'amiral Galibert. Sa nomination va être soumise au conseil des ministres et l'amiral aborda immédiatement après son pavillon sur le croiseur la *Naiade*, dont l'armement et les essais de machine sont terminés.

L'amiral Galibert est attendu aujourd'hui à Paris, venant de Cauterets, où il se trouvait en congé. L'amiral est membre titulaire du conseil d'Amirauté. C'est un de nos officiers les plus distingués, joignant un esprit des plus fins à un caractère des plus énergiques. L'amiral Galibert connaît parfaitement la question du Madagascar. Il était difficile de faire un meilleur choix pour mener à bonne fin la mission si bien commencée par l'amiral Pierre.

La Liberté, de Paris, du 11 août :

Nous lisons, dans un journal du matin, que les desservants dont les traitements avaient été suspendus par mesure administrative, ont été régulièrement payés. Cette mesure gracieuse aurait été appliquée notamment dans l'Isère, la Drôme et la Sarthe. Notre confrère part de là pour incriminer la conduite du gouvernement. Du moment, dit-il, qu'on a adopté un parti, on doit s'y tenir, et l'on ne réussira qu'à se rendre l'objet des risées cléricales si l'on faiblit.

Si le gouvernement n'a pas maintenu les suspensions d'est, ou qu'elles avaient été prononcées injustement, ou que les actes qui les avaient provoquées ne méritaient pas une punition aussi rigoureuse. Dans les deux cas, il a sagement agi. Que se la mesure est générale, si elle s'applique à tous les ecclésiastiques sans distinction, nous l'en félicitons plus chaudement encore, car il a adopté le seul moyen efficace d'apaiser nos querelles religieuses. L'Etat, quand il fait preuve de conciliation à l'égard du clergé, n'est la risée de personne et, en revanche, il reçoit l'approbation de tous les esprits libéraux.

Les Républicains français vont inaugurer solennellement une statue de Lafayette au Puy, capitale du département de la Haute Loire. Nous apprenons avec plaisir que M. Morton, ministre des Etats-Unis, en France, se fait un devoir d'y assister. Nous l'en félicitons. Il ne pouvait moins faire pour honorer la mémoire de celui qui a été l'ami de Washington, et le défenseur de l'Indépendance américaine.

La récolte de pistaches aux Etats-Unis, est estimée, par le "Savannah Telegram", à $3,000,000. Les Virginiens commencent à en faire de la farine qui produit d'excellents biscuits. En Georgie, on a l'habitude d'enlever l'enveloppe de la pistache, de la réduire en farine, d'en faire des pâtisseries, qui ont un goût très délicat. On la transforme en une pâtisserie qui ressemble beaucoup à celle qui se fait avec la noix de coco, mais elle est beaucoup plus savoureuse et plus saine qu'elle.

Le ministre des finances, en France, vient de réunir et de publier, en un volume, les nombreux tableaux dressés en vertu de la loi du 9 août 1879 qui prescrit une nouvelle évaluation du revenu foncier des propriétés non bâties. Précédemment, il a été donné ici un extrait de cet immense travail, en ce qui concerne l'augmentation de la surface cultivée de la France et la diminution de l'étendue des landes, friches et terres vagues. Le travail des agents des finances contient aussi la fixation de la valeur de la propriété rurale à deux époques différentes : 1851 et 1881.

L'augmentation est générale, la diminution est l'exception. Parlons d'abord des terres labourables qui forment le fond de la richesse immobilière. En 1851, l'hectare de terre labourable valait en moyenne 1,479 fr., aujourd'hui on arrive à 2,197 fr. La valeur est nécessairement variable par département; elle ne dépasse 3,000 francs l'hectare que dans le Nord, l'Oise, le Pas-de-Calais, la Seine-Inférieure, la Somme et Seine-et-Oise. Pour la Seine, on trouve sous la rubrique: terres labourables et terrains évalués comme terre, 201,000 francs; l'estimation était de 11,000 francs, il y a trente ans. L'hectare vaut moins de 1,000 francs dans le Cantal, la Corse, la Creuse, la Lozère, la Haute Marne, la Haute-Vienne. Pour la vigne, la valeur en trente ans est passée de 2,067 francs l'hectare à 2,968.

Les propriétés non bâties de toute nature, même les landes et autres terrains incultes, ont aussi une plus-value. L'augmentation proportionnelle de la valeur de l'ensemble des surfaces cultivées a dépassé 100 p. 100 dans l'Aude, les Landes, la Seine. Dans certains départements, la valeur du sol a diminué, savoir: les Hautes-Alpes, l'Ardèche, la Drôme, la Haute Marne. L'augmentation totale de l'ensemble des propriétés non bâties, dans toute la France, est de 43.45 pour 100. Cela ne veut pas dire que la production en blé, en vin, etc., est augmentée de cette quotité en trente années. La valeur de l'argent dans cet espace de temps a changé beaucoup, mais il ne faut pas oublier, que plus de 2 millions d'hectares de terrains incultes ont été couverts en terres labourables, en vignes, en prés, en jardins. La plus-value constatée est certainement le résultat du travail.

On a beaucoup blâmé la façon dont le Président Arthur a fait usage d'un navire de l'Etat pour les plaisirs de sa famille. Le *Dispatch*, sur lequel les dames de la suite du Président, ont fait dernièrement un voyage, est un navire de la marine des Etats-Unis: il est entretenu par l'Etat, et ne peut être employé qu'au service de l'Etat.

Si la loi ni la coutume ne permettaient à M. Arthur de se l'approprier ainsi, il reçoit un salaire fixe; l'Etat lui fournit un palais, un parc, un nombreux domestique; sa famille jouit de tout cela aussi bien que lui, mais il ne peut aller au-delà de ces limites, sans sortir de son rang de Président, sans attirer des allures royales. Le pays en est froissé, et qui-même tombe dans le discrédit.

Voici un fait curieux, que l'on n'a pas assez remarqué jusqu'ici—c'est que les noirs dans certains Etats du Nord et de l'Ouest, tiennent ce que l'on appelle la balance du pouvoir. C'est, en réalité, aux votes noirs que ces Etats doivent leur victoire républicaine de 1880.

D'après le recensement, cette année, vers le monde des hommes mâles, ayant 21 ans et au-dessus, dans les Etats-suivants: New York, 20,059; Pennsylvanie, 23,852; Ohio, 21,706; Indiana, 10,734; Connecticut, 3,532. New York a voté deux fois, pour les Républicains, en 1880 et en 1881 ; il suffisait d'un changement de 11,000 voix la première année, et de 7,000 la seconde, pour donner cette majorité aux Démocrates.

La Pennsylvanie a été républicaine en 1880 et 1881. Un changement de 13,000 voix aurait livré l'Etat aux démocrates. L'Indiana a été également républicaine, en 1880; il n'est fait qu'une 1500 votes de plus aux démocrates pour enlever l'Etat.

Le lecteur, du reste, comprend, à présent, que le Sud, commence à sortir de son pouvoir. L'éducation qu'il a reçue, les conditions nouvelles dans lesquelles il a travaillé, depuis plusieurs années, et qui ont permis souvent de lui faire des propositions, lui ont ouvert les yeux. Il ne veut pas voter avec Ameni, comme aujourd'hui, avec les républicains.

Les Etats-Unis sont bien une république, cela est incontestable, et, cependant, possèdent chez eux des hommes qui exercent un véritable pouvoir royal, aux quels il ne manque que le titre de monarques. Comme des rois, ils tirent leurs revenus de taxes; comme des rois, ils exercent une grande influence sur la législation; comme les rois, ils dominent la volonté et le travail de milliers d'êtres humains. Ce qui ne ressemble en rien à ce qui se passe en Europe, c'est qu'ils ne sont pas héréditaires.

Voici le fait: Vanderbilt, il ne faut ne connaît sa fortune; il ne permet à personne de se compter de sa liste civile. Son avoir est estimé à $200,000,000, et l'opinion publique le rendit responsable de l'œuvre de spéculation, qui, en coup, a fait l'écroulement de 50 millions de dollars de monde, il pour cent; il a la haute main sur plus de 6000 milles de chemins de fer.

Il y a Jay Gould, le fondateur de la dynastie de Wabash; il n'est pas plus riche que Vanderbilt, mais il est plus puissant et plus habile. Il a pour royaume le système du Sud-Ouest. Il dirige aussi, à son gré, toutes les lignes télégraphiques du pays. Il pourrait porter les titres de roi de Wabash, prince d'Erie, grand mogold de l'Union du Ouest et grand-duc de l'Union Pacific; ce n'est, certes, pas un pauvre monarque. Si ses sujets s'alarmaient et craignaient de perdre ce qu'ils possèdent, il les rassurerait, en leur montrant quelques liasses de 50 millions de sécurité qu'il tient en réserve.

Nous avons tout un congrès de rois de chemins de fer. Huntington a aux domaines qui s'étendent par l'Utah jusqu'à la Californie, et de la Californie jusqu'à Mexico et à la Nouvelle-Orléans; il a, en plus, quelques autres petits domaines dans la Virginie de l'Ouest. Villard règne dans le Far West, sur un territoire aussi grand que l'empire allemand. Aucun homme n'a le droit d'y poser un seul rail sans sa permission.

Le roi du commerce des tissus est mort et n'a pas laissé de successeur; mais nous avons quatre souverains unissent qui gouvernent l'immense royaume des Bonanzas. Le commodo a Vanderbilt, fatigué de régner, sa dynastie; la dynastie des Astor possède des revenus à faire périr d'envie les potentats de l'Europe.

Le roi de la compagnie d'huile Standard a une liste civile qui, dura dix dernières années, s'élevait à $72,000,000. Nous avons des reines douairières, telles que Mme Stewart ou Mme Stevens, qui se croiraient dans la misère, si elles ne dépensaient que des revenus de la reine Victoria.

Quels que soient les souverains de l'Europe aussi riches des nôtres! Sans doute, le czar de Russie a environ $10,000,000 de revenu; mais il est entouré d'une cour qui lui en dévore forcément les trois-quarts. Son cousin d'Autriche-Hongrie a $4 650,000 de liste civile annuelle qui forment à peine le dividende de $50,000,000 du *New York Central*; et ce sont là les plus riches monarques de l'Europe.

La reine Victoria ne reçoit que 385,000 livres, plus 40,000 livres, provenant du duché Lancaster; mais, quand elle a payé ses frais énormes que lui impose la loi, il ne lui reste plus guère à dépenser que $700,000, en tout. Le roi de Danemark ne reçoit de ses sujets que $275,000; il ne pourrait seulement pas se payer la lanta aie d'un yacht de fantaisie de $250,000, comme J. Gould.

Le roi de Saxe n'a que les trois-quarts d'un million; le puissant empereur d'Allemagne n'a qu'un revenu d'un million et quart; le roi de Suède et de Norvège, qu'un demi-million. Ce ne sont que des mendiants à côté de nos rois américains. Que ne peuvent pas, en effet, ces derniers? Ils ont sous leur contrôle la politique, les affaires matérielles du pays, et leur toute puissance est telle, que nous devons admirer leur modération, fort heureux qu'ils aient bien voulu nous laisser quelque chose. Il faut en convenir, il n'ont pas perdu leur temps, pendant les vingt années qui viennent de s'écouler; et, sûls continuent à manœuvrer de même, aller aussi vite au besogne, pendant les vingt années qui vont suivre, l'avenir n'a rien de rassurant pour nous.

L'ASSOCIATION DU PELICAN — Nous rappelons aux lecteurs que la seconde fête (1883) de cette Société a lieu aujourd'hui même au Fort Espagnol, et y commencera dès le lever du soleil par un feu d'artifice anglo-japonais, feu d'artifice sans précédent puisqu'il durera plus de deux heures.

Pour les détails du programme, spectacle, bal, voir l'annonce insérée autre part.

On sait quel noble usage les membres de l'Association du Pélican font de leur caisse; elle n'est employée qu'aux bienfaits, et des bienfaits toujours bien placés.

Les aider dans leur mission est donc contribuer à une continuité de bonnes actions. Belle complicité.

WEST END—Aujourd'hui dernière Matinée du West End. Elle se donne au bénéfice des choristes hommes, et se compose de *l'Alcienne* et de *Billee Taylor* Spectacle charmant, on en conviendra, car il réunit deux des ouvrages les plus aimés du répertoire et les mieux rendus par la troupe de M. Gorman, que nous retrouverons demain, lui aussi, comme bénéficiaire, avec la *Mascotte* sur l'affiche.

Mais ne nous occupons, aujourd'hui, que des choristes. C'est leur tort.

Nous l'avouons, toujours nous nous sommes intéressé à ces modestes sujets des troupes lyriques. Nous avons en d'innombrables occasions de les voir à l'œuvre, de les y suivre, et nous savons tout le labeur auquel ils sont astreints. Et cependant de combien de plaisanteries, bonnes ou mauvaises, ne les a-t-on pas gratifiés?, il est, presque de convention de les prendre pour cible.

C'est qu'on ne réfléchit pas assez à la valeur de leur rôle dans le répertoire; on oublie trop que ces ensembles dont ils sont les interprètes, forment très souvent la partie la plus saillante d'une partition, celle ou le compositeur s'élève le plus haut. Leur travail est aussi ardu qu'important. Individuellement on ne les connaît point; ils n'existent qu'à l'état d'être collectif, et quand ils sont parvenus à bien détailler, bien nuancer un chœur—résultat fort malaisé à obtenir—ils n'en retirent qu'une satisfaction d'amour-propre à peu près négative. Pour eux aucun de ces triomphes qui sont si doux au théâtre, et qui sont aussi créateurs, tant ils surexcitent qui en est l'objet.

Le choriste est le prolétaire de la rampe; auprès de lui les hauts barons de la scène passent honteusement, de bien gneusement. Et pour, au bout de tant d'efforts, de tant d'études non interrompues, il ne passe à la caisse que pour y toucher une fort maigre pitance. Et pourtant tout insoucient qu'il paraît, ce n'est pas lui qui jamais recourt à la grève.

C'est donc au public à améliorer quelque peu son sort et à augmenter son tout petit pécule, au soir de son bénéfice.

Soyez qu'au théâtre du West End les sont doux—on quinze pour partager la recette, et qu'il faut faire grande foule—si vous désirez, comme nous, que le dividende de chaque partageant ait de la valeur.

Donc nous croyons qu'il est de notre devoir de plaider la cause des choristes, bénéficiaires de cette dernière Matinée d'aujourd'hui, de les plaider chaudement. Ils ont irréprochablement fait leur devoir, faites le vôtre maintenant. En agissant ainsi vous décernerez une récompense bien méritée, et vous les engagez à revenir, la saison prochaine, à un auditoire aussi équitable qu'il est intelligent.

Nous le répétons, et nous en demandons pardon aux premiers sujets, c'est au bénéfice des choristes, femmes et hommes, que nous prétons peut être le plus vif intérêt, parce que là est le travail rude, là est le besoin.

Ce soir dernière représentation de *Fatinace*

THE SECRETARY, N. Y.—Le chef M. W. Anderson de Brown's Iron Bitters ont aussi fait du bien à ma santé générale.

Réouverture des théâtres de province sur toute la ligne.

Un incident a marqué l'entre pour la première représentation au théâtre de B.....

Un acteur n'est présenté sur la scène dans un état visible d'ébriété, qui a soulevé les murmures de la salle. Malgré tout, il a commencé son rôle.

—Je viens.....

Mais la mémoire lui a manqué, et il n'a pu que répéter deux ou trois fois :

—Je viens, je viens.....

—Du cabaret, parbleu! lui a crié une voix du parterre.

—Eh bien, c'est ma foi vrai! a fait l'ivrogne.

Le public, désarmé, l'a laissé terminer son rôle, heureusement fort court.

B. TREMOULET,
Rue Decatur, No 7, vis à vis la Poste,
Vins de Bordeaux des meilleurs crûs, rouge et blanc, marque de premier ordre.
Sherries de Duff Gordon & Co. de Pedro Domecq etc.
Ports de Sandeman & Co. Offey, Cramp & Forrester.
Champagne de toutes marques en renom.
Vieux Whiskies Cognacs, Rhums Genièvres, etc.
Vins de Californie de toutes sortes.
Vin de St-Vincent véritable etc. etc. etc.
AUX PLUS BAS PRIX.

Perdu.—Une vache jaune étampée C. C. Cinq centimes à quiconque en donnera des renseignements à Lafitte et Gombault.
2 aoû—3f

Champagne. Asperges Lubec.
100 caisses de 12 bilies Champagne Roederer.
100 caisses de 24½ " "
25 paniers de 25 " "
50½
100 caisses Champagne Werner, extra Dry.
5 cents boîtes Champagne Sublimatrice.
25 caisses Confiture Shakers nouvelles.
5 Fromages Limbourg nouveau.
10 Fromages Ambassade.
25 boîtes Fromage Munster.
20 kits Maquereaux extra.
1000 boîtes Asperges Lubec.
400 doz. Gibier et Pâte de Goyave, en boîtes de 1/4 1/2 et 2 livres.
En débarquement et à vendre par
A. M. & J. SOLARI,
26 août—3f Coin Royale et Hospital.

LA PAILLE INDIQUE LA DIRECTION D'OU SOUFFLE LE VENT.

En égard à l'accroissement incessant de nos affaires, il devient nécessaire que j'agrandisse mes salles de vente. Je me conformerai donc à cette exigence en prenant possession, à partir du 15 Septembre, des bâtisses situées au coin des rues Canal et North Peters, avec un fonds complètement nouveau de vêtements pour Hommes, Jeunes gens et Enfants.

C. LAZARD,
213, 215 et 217 rue Decatur.
19 aout—1m—PP

—THE MILD POWER CURES.—
HUMPHREYS' HOMEOPATHIC SPECIFICS.
In use 30 years.—Each number the special prescription of an eminent physician.—The only simple, safe and sure Medicines for the people.
LIST PRINCIPAL NOS. CURES. PRICE.
1. Fevers, Congestion, Inflammations. 25
2. Worms, Worm Fever, Worm Colic. 25
3. Crying Colic, or Teething of Infants. 25
4. Diarrhea of Children or Adults. 25
5. Dysentery, Griping, Bilious Colic. 25
6. Cholera Morbus, Vomiting. 25
7. Coughs, Cold, Bronchitis. 25
8. Neuralgia, Toothache, Faceache. 25
9. Headaches, Sick Headache, Vertigo. 25
10. Dyspepsia, Bilious Stomach. 25
11. Suppressed or Painful Periods. 25
12. Whites, too Profuse Periods. 25
13. Croup, Cough, Difficult Breathing. 25
14. Salt Rheum, Erysipelas, Eruptions. 25
15. Rheumatism, Rheumatic Pains. 25
16. Fever and Ague, Chill, Fever, Ague. 25
17. Piles, Blind or Bleeding. 25
18. Catarrh, acute or chronic, Influenza. 25
19. Whooping Cough, violent coughs. 25
20. General Debility, Physical Weakness. 25
27. Kidney Disease. 25
28. Nervous Debility. 1 00
29. Urinary Weakness, Wetting the bed. 25
30. Disease of the Heart, Palpitation. 1 00
Sold by druggists, or sent by the case, or on receipt of price.
Send for Dr Humphreys' Book on Diseases (64 pages), also Illustrated Catalogue FREE.
Address, Humphreys' Homeopathic Medicine Co., 109 Fulton Street, New York.

A vendre par LEON ARLAUD.

CONTINUATION
—DE LA—
GRANDE FÊTE
—DONNÉE PAR—
L'Association de Bienfaisance Mutuelle du Pélican,
Le Jour de la St-Louis
—AU—
FORT ESPAGNOL.
MERCREDI, 29 AOUT 1883.

Avis.

Dans l'incertitude de savoir si notre Feu d'Artifice de Nuit arriverait à temps pour notre Fête de SAMEDI dernier et ne voulant pas désappointer nos amis et le public en général, nous en avons pas annoncé. Quoique cela nous l'eussions tiré, à 9 heures, si le mauvais temps ne nous en eut